Jaune et blanc

Autor(en): **X.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 16

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-220996

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

66me ANNÉE. — N° 16. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 16 avril 1927.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

JAUNE ET BLANC

NOUS sommes dans la semaine de Pâques. C'est la semaine sainte. C'est aussi la semaine des œufs. Jamais il ne s'en consomme autant qu'à ce moment-là. Pourquoi ?... Tradition ? Coutume ? Un peu l'une et l'autre. Mais ne serait-ce pas aussi parce qu'à cette époque de l'année, les poules pondent plus qu'à l'ordinaire. Nous laissons à un initié le soin de vous en dire la raison.

Ce qu'on en casse, ces jours, des œufs ; c'est inimaginable. Et il y en a de toutes couleurs, comme jadis les pigeons de St-François. Il va sans dire que les poules ne sont pour rien dans ce bariolage. Comme d'habitude, la coquille de leurs œufs est blanche, quelquefois un peu café au lait ; on dit que ce sont les meilleurs.

« Croquer » les œufs est le plaisir des gosses, de plusieurs grandes personnes aussi. Il nous souvient du temps où les jours de Vendredi-Saint et de Pâques, après avoir assisté au culte du matin, dans des temples archi-bondés, on s'en allait l'après-midi, en famille, dans quelque village des environs, et l'on mangeait des œufs à satiété. Les petiots avaient leur petit museau tout barbouillé de « jaune ».

Le soir, en rentrant au logis, on trouvait une salade de doucette — de « cresson », comme on dit ici — ou de dent de lion qu'on mélangeait d'œufs durs coupés en deux ou en quatre. C'est vraiment très bon.

Parfois, en choquant les œufs, il survenait de drôles de farces. Un des œufs, insuffisamment cuit, se brisait dans la main de son propriétaire, et se répandait sur les vêtements de celui-ci. Et tout le monde de rire, sauf la victime, qui pestait en vain.

Ceci nous rappelle une amusante farce, dont nous fûmes témoin.

Il était un «type» — car c'était un type — très connu des Lausannois, qui, en échange de deux ou trois décis, aimaient à lui faire raconter ses aventures, d'ailleurs tout-à-fait imaginaires. Il est mort aujourd'hui.

Un jour que, dans un café, il faisait la description de la façon dont se nourrissaient les peuples sauvages au milieu desquels il avait soi-disant passé quelques années, un de ses auditeurs lui demande comment ces gens-là mangeaient les œufs.

— Tout crus, avec la coquille.

— Vous les mangez aussi non cuits ?

— Non, je les préfère cuits. Mais j'avale la coquille.

— Nous aimerions bien voir ça.

— Oh ! c'est très simple. Si vous voulez bien m'offrir une demi-douzaine d'œufs, je les mangerai là, devant vous, avec la coquille.

La personne qui avait amorcé la provocation s'en va à l'office et en rapporte six œufs, qu'elle dispose de façon spéciale sur l'assiette.

Et l'expérience commence. Un, deux, trois œufs sont avalés, ainsi que leurs coquilles.

Au moment où le mangeur plantait les dents dans le quatrième, l'intérieur, liquide, s'échappe de sa bouche, lui barbouillant de jaune et de blanc le visage et maculant ses habits.

Eclat de rire général. Mais lui ne riait pas ; il était furieux ; il nous aurait mangés tout crus et tout habillés. *X.*

ON HOMO QUE VAO REVEINDZI SA FENNA

QUAND l'est qu'on valet sè met la corda âo cou po férè la grand chô, c'est binsu que l'est amœirâo dè sa miâ, et que dè son coté la gaupa est tota foula dè li. Assebin faut vairè coumeint sont be 'nhirâo d'à premi, kâ n'ont pequa couson que cauquon lâo copâi l'herba dézo lè pi ; sè pâovont vairè tant que lo dzo est long, sè cocolâ, sé férè 'na masse dè petits serviço, et tandi que la djeina fenna recâod on boton dè diéton, se n'homo lâi allunè lo fû, lâi mâod lo café, âo bin lâi pliommé lè truffès po lâi bailli dâo bon teimps, et que ne sâ-t-on bin pou se ne maniyè pas onco la patta d'éze ! Enfin quiet : l'est on vretablio paradis ! Mâ pè malheu, bin souveint l'est on paradis que n'a que 'na crouïe baragne po lo séparà dè l'einfai, iô faut bin pou po férè regattâ dè z'amœirâo. Lè vilhiès dzeins que vayont bè, lo sâvont dza d'avanço, kâ on lè z'oût prâo soveint derè quand vayont passâ 'na noce : « Cè pourro Djan preind quie on fameux majo, assebin n'est pas li que vâo portâ lè tsaussès. » Ao bin : « Cllia pourra Lisette n'a pas tot pliorâ âo bri. » C'est que lè vilhio savont bin coumeint cein va dein stu mondo. D'a premi que sont mariâ, clliao jeunesse vont bin, po cein que font tot cein que pâovont po sè férè pliési et que sè catson on bocon lâo défauts ; mâ quand l'est que volliont repreindrè lâo z'ésès et que coumeinçont à sè cognâitrè bin adrâi, va-t-âo diablio ! adieu lè cajolâïes et lè petits mots. L'homo vint bordon, la fenna résse et piorne et adieu lo paradis.

Eh bin l'est dinsè que l'est z'u per tsi Bonbardier. Rien dè pè galé que son ménadzo lè premi teimps ; mâ ein après, quand Bonbardier sè fut met à bâirè, ma fâi cein allà rudo mau.

Onna nè que revegnâi dâo cabaret, la niése coumeinçà pas petout arrevâ à l'hotô. Lo gaillâ sè mette de 'na tôla colére d'on mot que sa fenna lâi dese, que la vollie tiâ. La fenna preind poâire et sè sauvè tsi sa vesena. Bonbardier tracè après, sè trâovè solet contrè duè pernettès que lâi ein dionl pi què peindrè, et lè menacè dè lè tiâ totè duè. La vesena, que ne sè tsaillesâi pas dè passâ l'arma à gautse dè sta manâire, cor criâ se n'homo qu'étâi pè lo cabaret.

— Vins vito ! vins vito, Abran ! se le lâi fâ, Bonbardier fâ lo trafi à sa fenna per tsi no et no vâo tiâ totè duè !

Abran que n'avâi pas coâite dè quitta sa quartetta dévant que le sâi bussa et qu'amâvè binsu atant sa fenna què Bonbardier la sinna, lâi repond :

— Ah ! lo bougro, vo vâo tiâ !... Eh bin laisse lo pi férè, et lo trovéri pe tard, cé tsancro dè mâtin !

Au restaurant. — Un petit morceau de bouchon tombe dans une coupe de champagne. Sait-on ce que ce simple incident peut permettre de reconnaître la nationalité de ses voisins ?

Il suffit d'observer ce qui se passe.

L'Anglais appelle le garçon et demande une cuiller pour enlever le morceau de bouchon qui surnage.

L'Allemand réclame un autre verre avec une nouvelle bouteille.

Le Français enlève le bouchon avec le bout du doigt.

L'OEUF ENCHANTÉ

(Conte de Pâques.)

I

STEPHANE Hébart venait d'avoir la première entrevue avec Perlette, une cousine inconnue. Promis l'un à l'autre depuis leur naissance en raison d'arrangements de famille et de fortune, ils ne s'étaient pourtant jamais vus.

Quand la jeune fille eut atteint dix-sept ans, on jugea prudent de ne pas différer la présentation et l'engagement des fiançailles.

Stéphane, beau type masculin comme extérieur, était féminin d'âme et sa caractéristique était une timidité maladive qui devenait insurmontable lorsqu'il se sentait profondément impressionné. Dans ces cas-là, une sorte de paralysie l'envahissait, annihilant la finesse de son intellect et les qualités foncières de son cœur délicat.

Dès la première vision de Perlette, il fut ensorcelé. Celle-ci, surnommée « l'Oiseau-mouche » parce que toute menue, vive et preste, avait dans son envolée petite personne le chatoyant aspect de ce mignon joyau ailé.

Grâce à la présence de sa mère se chargeant des premiers frais, Stéphane comme prétendant se tira d'affaire lors de la première visite sans trop de difficulté. Grand, mince, distingué, son aspect ne pouvait que plaire ; son silence sembla la preuve d'une réserve naturelle de très bonne éducation.

La jeune fille, surtout amusée de compter pour quelqu'un et d'être mise en évidence, se rendit compte que son cousin ferait un mari flatteur. On se sépara ravis les uns des autres après que Stéphane, ému à souhait, eut passé au doigt mignon l'anneau des fiançailles. Puis il fut autorisé à venir chaque jour faire sa cour officielle.

— Il faut que nos enfants apprennent à se connaître, prononcèrent judicieusement les parents de l'un et de l'autre, et l'on décida qu'on leur laisserait dans ce but le loisir de causer sans témoins.

C'était, il semble, ouvrir pour eux la période délicieuse qui précède le mariage. Ce que nous appellerons le « vernissage » de l'exposition des cœurs.

II

— Ce n'est pas un homme, c'est un bel automate, se disait quelques jours après Perlette, absolument déconfite. Le fait est que le pauvre